

## C'EST TROP TARD, MAINTENANT

J'ai grandi avec trois sœurs plus âgées. J'en ai gardé l'habitude de travailler dans le bruit, et de laisser traîner mes oreilles. Aujourd'hui encore, je vais souvent écrire dans des cafés ; j'aime écouter les conversations des gens alentours, deviner leur vie et leur caractère.

Ma curiosité s'est tout de suite éveillée quand j'ai entendu, à côté de moi : « J'ai deux enfants de lui, et je l'aime sans espoir ! Tu crois que je suis folle ? » C'était une grande femme, blonde et massive, qui parlait ainsi, d'une voix grave qui me rappelait la pédiatre de mon enfance. Elle portait un T-shirt flasque, de grosses lunettes, un bandeau pour retenir ses cheveux, elle avait un coup de soleil sur la poitrine : tout en elle indiquait le cap de la cinquantaine bourgeoise. L'autre était une petite rousse, beaucoup plus jeune, un visage de porcelaine caché derrière des lunettes de soleil. Elle avait un air malin, et prenait visiblement plaisir à interroger l'autre.

« Que veux-tu dire : tu aimes ton mari sans espoir ? »

La blonde répondait de sa voix grave et lente. Bientôt, je sus tout. Elle avait rencontré Lev quinze ans plus tôt, en Angleterre, et elle avait fixé sur lui tous ses rêves. Il ne ressemblait à aucun autre. Il avait le regard distant comme une provocation et doux comme une prière, des séductions enfantines, irrésistibles sans le vouloir, un genre « à la John Lennon », que la rousse semblait un peu jeune pour imaginer. Il était brillant, fantasque, artiste et intellectuel. Ils avaient longtemps été amis, quoiqu'elle ait d'autres idées en tête. Elle avait attendu l'occasion, et un soir où elle le savait seul et malheureux, elle lui avait fait des propositions. Il avait d'abord refusé, mais ils avaient continué à se voir. Puis la solitude aidant, l'âge, les parents... Le soir de ses trente-cinq ans, il lui avait dit : « Constance – c'était apparemment le nom de la blonde – Constance, tu seras toujours ma meilleure amie. Tu es celle qui me soutient, qui m'écoute, tu es toujours là quand j'en ai besoin. Je sais que ce que tu ressens pour moi est d'une autre nature... Je ne pourrais pas imaginer meilleure compagne que toi, seulement, vois-tu... C'est difficile à dire... Je t'estime infiniment, je t'admire, j'aime à passer du temps avec toi... Enfin, voilà, je ne veux pas te torturer. Voici ce que je te propose : je veux bien fonder un foyer et t'être fidèle, mais ne me demande jamais de t'aimer. » Elle avait accepté avec joie cette étrange demande en mariage. Comme ils étaient tous deux religieux, ils avaient encore vécu un an dans la chasteté, sans rien changer à leurs habitudes, puis ils s'étaient dit « oui » dans la petite église d'Essex, au nord de Londres.

« Nous sommes mariés depuis quinze ans, nous avons deux enfants, mais il ne m'aimera jamais. Et j'ai accepté ça » conclut-elle dans un soupir.

La rousse, à ce moment-là, me tournait le dos, je ne vis pas son expression. Elle répondit vaguement : « C'est le secret des mariages qui durent... » d'un ton qui aurait pu être aussi bien compatissant qu'ironique.

Elles commandèrent des thés glacés. La rousse disait des banalités, l'autre semblait perdue dans ses pensées. Je tâchais d'avancer mon article, tout en pensant à la tristesse de ce couple à sens unique.

« Mais si ! » s'exclama soudain la voix grave. « Si ! » Je n'avais pas bien entendu ce qui la faisait réagir avec tant de passion, mais je ne pus m'empêcher de lever la tête. Elle baissa le ton. « Si, il a tenu parole ! Ça, tu ne peux pas le lui reprocher. Il m'a été fidèle, dans les faits. Bien sûr, je l'ai vu... Je ne lui ai jamais dit d'ailleurs... Deux ans après notre mariage, juste après la naissance de Nicolas, je l'ai surpris sur un site de rencontres. Encore récemment, je l'ai vu liker d'affreuses photos sur les réseaux sociaux, des choses... Mais enfin, je comprends. Il compense par le fantasme. C'est normal. »

« Il compense, c'est à dire que... Vous n'avez pas... ? » La plus jeune se pencha en avant et posa, l'air confidentiel, une question qui se devinait aisément. La réponse, que je ne saisis pas, était tout aussi prévisible. Elle pouvait se lire, comme dans un livre, sur la grimace gênée et dans le regard pathétique de la quinquagénaire.

« Mais... » La rousse était perplexe. « C'est un homme. Tu es sûre qu'il tient sa parole ? » À un signe de tête affirmatif, elle continua : « Eh bien... Au moins, tu l'aimes, ça on ne peut pas te l'enlever. Je ne t'envie pas... Mais on est parfois plus heureux d'aimer que d'être aimé.

– Oui, c'est ce que je crois. Tu comprendras plus tard, quand tu seras mariée : on est séparés de cœur, mais on est unis par le serment, par la famille, par les enfants, le mariage... C'est du solide. Je l'ai haï, tu sais. Quand je le voyais, si froid, alors que j'avais dans le cœur une chaleur à faire fondre des pierres. Ou même... » Elle devint presque inaudible. « ...même quand je le sentais avec moi trop passionné, trop ardent pour que ce soit vraiment à moi qu'il pense... J'ai beaucoup souffert. Mais je suis toujours restée, et maintenant je sais que quoi qu'il arrive, je resterai.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? » Elle but lentement son café. « Pour rien. C'est ainsi. Je ne pourrais pas me quitter moi-même, et pourtant par moments, je me hais aussi. Je me hais tellement ! Mais je reste... » Il me sembla sentir que la rousse, à côté de moi, frémit. La voix grave laissa tomber : « C'est trop tard, maintenant. Je ne sais même pas pourquoi je t'en parle... »

Je dus prendre un appel et me mis à l'écart, mais lorsque je revins, quelques minutes tard, la dame blonde n'était plus là. Je ne m'en étonnais pas : elle en avait trop dit pour pouvoir rester bien longtemps. La petite rousse était toujours dans son siège en osier, très à l'aise, elle semblait redevenue elle-même. Ses lunettes de soleil étaient posées sur la table. Elle avait de jolis yeux, pailletés d'or. Elle parlait avec volubilité au téléphone. Intrigué par ce changement, je me rassis et l'écoutais, en faisant mine de m'absorber dans mon écran.

« Oui, tu imagines ? » disait-elle, très excitée. « Elle l'a surpris sur un site de rencontres deux ans après son mariage, et elle n'a rien dit ! Le premier renoncement entraîne les suivants. Récemment encore, elle l'a vu liker des photos cochonnes... Si, c'est elle qui me l'a dit. Elle n'a rien fait, bien sûr. Oh, elle en a avalé des couleuvres ! Et va savoir... – Aucun honneur, je te dis. Regarde, tout à l'heure encore, elle était là, en face de

moi, elle me racontait comment il se déchargeait, sur elle, de toute la passion accumulée pour d'autres. » La jeune fille riait. Moi, j'imaginai la femme de tout à l'heure, qui fermait les yeux, et essayait de croire que les baisers passionnés de son mari lui étaient vraiment destinés. Je la voyais, la bouche rigide et contractée comme lorsqu'elle buvait son café, je la voyais rendre les baisers du bout des lèvres, humiliée, mais n'osant rien dire, pour ne pas dissiper ce mirage auquel elle ne croyait pas.

« Ben oui, il a voulu tenir sa parole. Je veux dire, il l'avait bien épousée, au départ. C'était idiot mais c'était fait. Elle a vieilli, elle a enlaidi, elle se laisse aller, et lui, tu le connais, il reste incroyablement jeune. » La rousse garda un silence songeur. Elle reprit, d'un ton plus discret : « Elle est en train de se dire, la pauvre, qu'elle a eu quinze ans de bonheur – quel bonheur, hein ! et que c'est déjà plus que ce qu'elle devait espérer. Elle est restée... Quinze ans comme ça, ça donne des droits. Elle est restée par amour d'abord, puis par peur, peur qu'il parte, puis par une espèce de pardon maternel... Puis, j'imagine, par entêtement. Je pense qu'elle resterait encore, par haine, juste pour l'empêcher de partir, par jalousie, pour l'empêcher d'avoir ce qu'elle a eu. Elle est accrochée comme le lierre au chêne. Elle le tient ! Au fond c'est elle la plus heureuse : être aimé comme ça, merci ! »

Ému par cette inconnue qui choisissait décidément ses amies aussi mal que son mari, je m'apprêtais à quitter le café, quand j'entendis la jeune fille conclure : « Tu sais, Clara... Je crois que je vais le quitter. Sa femme me fait pitié. »